117

Coco Rico. Vol 1

418

COCO-RICCO,

FOLIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE,

PAR LE C. ARMAND-GOUFFÉ, AUTEUR DES DEUX JOCRISSES.

Réprésentée sur le Théâtre d'Émulation, ce 25 Germinal, an V.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, rue St.-André-des-Arts, N°. 27, au Magasin des Pièces de Théâtre.

AN CINQUIÈME DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES.	ARTISTES.
THOMAS, fermier.	M. ROBERT.
LOUISE, sa fille.	Mᵉ. ROBERT.
NICOLE, servante.	Mᵉ. TIENNETE.
BLAISE, garçon de ferme. . .	M. ROGER.
PAPA RICCO, ancien postillon.	M. ST.-ALBIN.
COCO-RICCO, son fils. . .	M. BLONDIN.

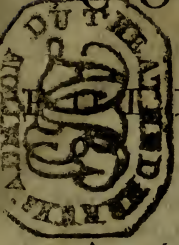
La Scène est dans la Ferme de M. Thomas.

D'après le traité fait avec le Citoyen ARMAND-GOUFFÉ, je suis devenu le seul propriétaire de cette pièce, ainsi que des autres faites jusqu'à ce jour, tant pour l'impression que pour la représentation dans tous les départemens.

Paris, ce 9 Floréal, an V.

J. N. BARBA.

COCO-RICCO,



PIÈCE EN UN ACTE,

ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

Le Théatre représente une chambre rustique avec une porte saillante à droite, et une pareille dans le fond, à gauche.

SCENE PREMIERE.

BLAISE, NICOLE.

Nicole, assise, coud un habit, elle a deux vestes, deux culottes et un second habit sur une chaise. Blaise fait le guet.

BLAISE.

Dépêche-toi donc, Nicole, nos imbéciles pourroient s'éveiller.

NICOLE.

AIR : *Mon petit Cœur.*

Si l'esprit seul nuit au sommeil d'un homme,
Comme le dit souvent le magister,
Nos deux benêts dorment d'un profond somme.

BLAISE.

Va, ce proverbe est un propos en l'air,
Dépêche-toi, le jour commence à luire,
Il pourroit bien déranger nos projets;
Tu le sais trop quand il s'agit de nuire,
Il est des sots qui ne dorment jamais.

NICOLE.

Voilà qui est fait.... Comment, Blaise, tu crois qu'ils donneront là-dedans.

BLAISE.

Pardi, va, ils sont assez bêtes!.. ah ça, as-tu conditionné ton ouvrage?

NICOLE.

Un tailleur n'aurait pas mieux fait. Un pied et demi retranché sur la longueur de chaque habit, autant sur la largeur, et la veste et la culotte racourcies et retrécies en proportion; et s'ils peuvent y entrer ils seront bien malins.

BLAISE.

Bravo. Moi j'ai retréci la perruque du papa.

NICOLE.

A présent que j'ai eu la complaisance de passer la nuit à retrécir les ajustemens de ces messieurs, tu me diras ce que tu veux en faire.

BLAISE.

Tu sais, Nicole, que j'aime Louise, la fille à M. Thomas, et que j'en suis aimé; mon père, fermier des environs a consenti à me placer ici pour me faciliter les moyens d'épouser cette aimable personne; je me préparais à faire ma demande au père, et j'étais sûr de son consentement, lorsque M. Ricco, cet ancien Postillon, qui a fait fortune, je ne sais par quel moyen;

NICOLE.

Pardi, tout le monde a su cela, c'est par les petits paquets.

BLAISE.

Que ce soit par les petits paquets ou autrement, M. Ricco vient demander la main de Louise pour son Coco-Ricco, son cher fils; comme ils ont des écus, on ne balance pas longtems, et arrivés hier, ils signent le contrat aujourd'hui...

NICOLE.

S'ils peuvent mettre leurs culottes.

BLAISE.

Oh! je te prépare une comédie!.. mais de peur que ces messieurs ne s'éveillent, va reporter avec soin leurs habits où je les ai pris hier soir, sur la chaise entre les deux lits.

NICOLE.

Moi, les reporter ?.. et la décence.

BLAISE.

Bonne plaisanterie ! et qui le saura ?

NICOLE.

Et s'il allait me venir des idées ?....

BLAISE.

Il faudrait que ton imagination fût bien vive pour s'échauffer à la vue de pareils magots.

NICOLE.

N'importe... tu as pris les habits, il faut les reporter ; je n'aurai qu'à les mal placer, on s'appercevrait du tour.

BLAISE.

Tu as raison, j'y vais moi-même, fais le guet pendant ce tems-là.

NICOLE.

C'est convenu.

Blaise entre doucement dans la chambre à droite.

SCENE II.

NICOLE, *seule.*

Le diable m'emporte si je conçois son projet ? Apparemment il veut empêcher ces messieurs de s'habiller.... Baste, cela ne réussira pas, et si M. Thomas n'a pas d'habits à leur prêter, il les fera signer dans leur lit, et le beau Coco-Ricco n'en sera pas moins l'époux de mademoiselle Louise. Il aurait mieux valu les renvoyer avec une volée de coups de bâton.... Oh ! cela n'aurait encore rien valu, et Blaise aurait pu irriter M. Thomas. Ce M. Thomas, nous ne pourrons pas le mettre dans le secret, il dérangera tout.... Enfin ; attendons l'évènement, et nous jugerons de l'utilité de notre stratagême.

AIR : *La plus belle promenade.*

Quand on lui ravit sa belle,
Vit-on jamais un amant
D'une perte aussi cruelle,
Se venger aussi gaiment,

Et sans punir cette offense
Par un procédé brutal
Etre, pour toute vengeance,
Le tailleur de son rival.

Lubin m'aime au fond de l'ame,
Et je l'aime également,
Si l'on offensait sa flamme
Il agiroit autrement;
Quand des rivaux par nos pères
Auprés de nous sont conduits,
On leur taille des croupières
Sans leur tailler des habits.

A Blaise qui revient.

Te voilà, eh bien ?

SCENE III.

BLAISE, NICOLE.

BLAISE.

Ne fais pas de bruit... ils se sont éveillés comme je sortois de leur chambre, et j'ai entendu le premier bon jour du fils à son cher papa.

NICOLE.

Retirons-nous.

BLAISE.

Oh! nous avons le tems... ils n'ont pas encore fini d'endosser leurs costumes.

NICOLE.

Me diras-tu enfin à quoi tu en veux venir ?

BLAISE, *riant.*

Ah! ah! ah! sûrement je te le dirai, il faut même que tu joues un rôle important dans cette affaire.

NICOLE.

Eh bien! il faut me mettre au fait.

BLAISE.

Ecoute. D'abord tu laisseras seuls nos deux butors, tu les écouteras de cette porte, et puis.... à propos, as-tu mis ici le miroir en question.

NICOLE.

Oui, le voici.

BLAISE.

A merveille.

NICOLE.

Enfin me diras-tu ?

BLAISE.

Volontiers.... tu écouteras ces messieurs, et.... mais voici Louise..... (*Louise entre.*) Vous vous êtes bien éveillée de bonne heure.

SCENE IV.

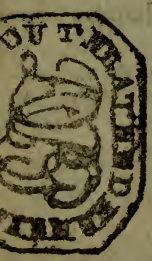
LOUISE, BLAISE, NICOLE.

LOUISE.

Ah! Blaise, seriez-vous bien aise que j'eusse dormi tranquillement la veille d'un jour aussi triste pour moi.

BLAISE.

AIR : *Tandis que tout sommeille.*



Tu pouvois, mon amie,
Jusqu'au retour du jour
Sous l'aîle de l'amour
Demeurer endormie.
Le doux repos,
L'oubli des maux
Sont faits pour une belle,

LOUISE.

Quand le sort pour notre tourment,
Prépare un triste évènement !..

BLAISE.

Pour l'éloigner c'est à l'amant
A faire sentinelle.

Et c'est ce que j'ai fait.

NICOLE.

Eh bien ! explique-moi donc devant mademoiselle.

BLAISE.

Je vais vous faire à chacune votre leçon.... vous saurez donc, belle Louise, que toute la nuit....

On entend Ricco, et Coco-Ricco dire, aye! aye!

NICOLE.

Voilà ces messieurs qui s'habillent.

BLAISE.

Sortons vîte... je vous expliquerai tout en bas.

Ils sortent par le fond.

SCENE V.

RICCO, COCO-RICCO.

Chacun avec une culotte très-courte et un peu éclatée, une veste qui ne peut pas joindre, un habit qui va au milieu des cuisses, et qui n'entre dans leurs bras qu'après beaucoup d'efforts.

COCO-RICCO.

Ah! Aye, aye.

RICCO.

Hé! hé, hé.

COCO.

C'est le diable, papa Ricco, pour mettre mon habit.

RICCO.

Ah Coco-Ricco! j'ai les bras cassés, tant j'ai eu de peine à passer le mien.

AIR: *Nous nous marierons Dimanche.*

Pour moi mon habit
Semble trop petit.

COCO-RICCO.

Le mien me paroît de même.

RICCO.

A force d'tirer
J'l'ai fait déchirer..

COCO-RICCO.

J'ai déchiré l'mien de demême.

RICCO.

J'ai beau tâter,
Je n'peux l'ôter.

COCO-RICCO.

Moi d'même.

RICCO.

Suis-je éveillé ?

COCO-RICCO.

J'suis étranglé,

RICCO.

Moi d'même.

COCO-RICCO.

Ah! papa Ricco, faut que j'sois enflé;

RICCO.

Ah! Coco-Ricco, moi d'même.

COCO-RICCO.

Et ma culotte, voyez!

RICCO.

Et la mienne... regarde!

COCO-RICCO.

Et ma veste.

RICCO.

Et ma veste.

COCO-RICCO.

Je ne peux pas en mettre un bouton, papa Ricco.

RICCO.

Il s'en faut de la largeur de mes deux mains quelle ne joigne... Coco-Ricco.

COCO-RICCO.

Est-ce que le diable est dans cette maison, papa Ricco.

RICCO.

Il faut que ça soit... Coco-Ricco.

COCO-RICCO.

J'oserai t'y paroître comme ça devant m'amzelle Louise, pour signer mon alliance avec elle.

RICCO.

C'est un guignon que je ne comprends pas.

COCO-RICCO, *pleurant.*

C'étoit ben la peine de mettre nos plus beaux habits pour les voir arranger comme ça.

RICCO, *pleurant aussi.*

C'est qu'ils sont doublés de même encore!

COCO-RICCO.

Air : *L'amour est une étrange chose.*

Cher papa, quand je me regarde,
Je crois que je ne suis pas moi.

RICCO.

Helas! mon cher fils, c'est bien toi. (*bis*).
Mais suis-je moi, prends-y bien garde.

COCO.

Vous êtes bien vous sur ma foi.

RICCO.

Je vois aussi que c'est bien toi.

Tous deux.

Mon dieu, mon dieu, mon dieu,
Mon dieu, mon dieu! quelle disgrace!

Ensemble. { Si vous n'me reconnoissiez pas!
Si tu n'me reconnoissois pas!

Je croirois qu'un autre dans mes draps. (*bis.*)
Pendant la nuit à pris ma place.

COCO-RICCO.

Ah mon, dieu papa, j'entends quetezun.

RICCO.

Ah! reste-là, faut avoir une explication qui vous explique le pourquoi de tout ça. Je veux qu'on me dise...

SCENE VI.

RICCO, COCO-RICCO, NICOLE.

NICOLE, *avec effroi.*

Déjà levés, messieurs... Ah mon dieu, mon dieu, mon dieu!

RICCO, *effrayé.*

Eh bien, quoi donc!...

COCO, *tremblant.*

Quoi qu'elle a donc? s'te fille.

NICOLE.

Ah ciel!...

RICCO.

Mais quest-ce que c'est donc? parlez.

COCO-RICCO.

Oui, parlez, mamselle, et ne nous faites pas de peur comme cela.

NICOLE.

Est-il possible que vous ayez quitté ce lit, dans l'état où vous êtes.

RICCO.

Comment! dans l'état où nous sommes.

COCO-RICCO.

A cause de nos habits craqués! c'est eune niche de quête sorcière... mais nous ne demeurons pas loin et je vais prier le garçon de ferme d'aller jusques chez nous, pour nous quérir chacun un autre juste-au-corps.

RICCO.

Oui, la fille, voulez-vous l'appeler?

NICOLE.

Comment, messieurs... mais vous ne pourrez plus mettre d'autres habits que ceux-ci. Ah! que vous avez dû souffrir pour vous habiller!

RICCO.

Je vous en réponds! je suis fracassé.

COCO-RICCO.

Et moi, je suis moulu.

NICOLE.

Ça n'est pas difficile à croire, et si ça continue jusqu'à demain, avec cinquante aunes de draps je ne me chargerois pas de vous faire une veste.

RICCO.

Qu'est-ce que vous voulez dire à la fin?

COCO-RICCO.

Oui, la fille! qu'est-ce que vous voulez dire, je me fâcherai au moins.

NICOLE.

Est-ce que vous ne sentez pas?

RICCO.

Si fait... une douleur dans tous les membres.

COCO-RICCO.

Oh ça! oui.

NICOLE.

Et ben, c'est ça.

RICCO ET COCO-RICCO.

Quoi, c'est-ça ?

NICOLE.

Air : *La danse n'est pas ce que j'aime.*

Messieurs, ma surprise est extrême !
Quel miracle s'est fait ici ?
Votre corps est enflé, grossi,
A n'pas vous r'connoitre vous-même !

COCO-RICCO.

Ah ! de frayeur je suis tout blême,

RICCO.

Parlez plus bas, plus bas, plus bas. (*bis.*)

TOUS DEUX.

Je suis enflé,

NICOLE.

Mais très-enflé,

TOUS DEUX *se regardant.*

Je ne m'en doutois pas. (*bis.*)

RICCO.

Comment! je suis enflé moi? Coco-Ricco me trouves-tu changé ?

COCO-RICCO.

Ah mon dieu ! pas du tout. Et moi, papa Ricco, suis-je grossi.

RICCO.

Je ne m'en apperçois pas, mon fils; je vois bien que ton habit est trop étroit pour la taille, mais du reste...

NICOLE.

Vous allez voir que ce sont vos habits qui se sont rétrécis ? A-t-on jamais vu les habits changer de forme tous seuls.

RICCO.

Elle a raison.

COCO-RICCO.

Je sais ben ça; mais si papa étoit enflé, je le verrois peut-être ?

NICOLE.

Comment, est-ce que vous ne trouvez pas monsieur, prodigieusement grossi.

COCO-RICCO.

Pas du tout.

NICOLE.

Et vous, monsieur, est-ce que monsieur votre fils ne vous paroit pas rond comme une cuve ?

RICCO.

Ma foi... il me semble aussi fluet qu'à son ordinaire.

NICOLE.

C'est incroyable ! il faut que vous ayez les yeux malades comme le reste du corps.

COCO-RICCO.

Tâtez moi donc, papa !

RICCO, *le tâte.*

Son corps tient presque dans mes deux mains comme hier.

COCO-RICCO.

Pardi, et moi, je vous tiens presque dans les miennes.

NICOLE.

Je vous crois bien.... vos mains ont chacune au moins six aunes de long et sont grosses en proportion.

RICCO.

Mes mains ont six aunes de long ?

COCO-RICCO.

Ah mon dieu ! mais est-ce que ça seroit vrai !

NICOLE.

Si vous ne me croyez pas.... regardez-vous dans ce miroir.... vous jugerez.

Elle leur donne un miroir.

COCO-RICCO, *se regardant.*

Ah ! mon dieu ! papa ! elle n'a que trop raison ! je me suis fait peur.

RICCO, *se regardant.*

Ah ! grand dieu je suis plus gros qu'un bœuf.

NICOLE.

AIR : *On compteroit les diamans.*

Si vous trouvez dans ce miroir
Des défauts à votre visage,
Cela doit bien vous faire voir
La vérité de mon langage ;
Car le miroir est merveilleux
Pour embellir une figure,
Toujours il déguise à nos yeux
Les disgraces de la nature.

Archives de la Ville de Paris

RICCO.

Comment! je suis plus laid que je ne le parois là-dedans.

NICOLE.

Beaucoup... Me croirez-vous à présent? Pourquoi doutiez-vous de ce que je vous disois; est-ce que je suis intéressée à vous faire croire que vous êtes malades?

RICCO *tombe dans un fauteuil.*

C'est singulier, tout enflé que je suis, je tiens sans gêne dans ce fauteuil-là!

COCO-RICCO.

C'est pourtant un fauteuil ordinaire.

NICOLE.

C'est là un fauteuil ordinaire! ah! messieurs, dans quel état vous êtes! prendre pour un fauteuil le plus grand canapé qu'il y ait dans la maison.

RICCO.

Cà, un canapé! ah mon Dieu!

COCO-RICCO *tremblant.*

A ce compte-là, la fille, il faut que nous soyons dans une fière chambre; car elle me paraît grande malgré mon infirmité.

RICCO.

Que faire donc? Ma bonne amie, je vous en prie, ne nous abandonnez pas.

NICOLE.

Ma foi, messieurs, le plus court parti serait d'envoyer chercher un médecin.

COCO-RICCO.

La fille, je vous payerai bien, soyez de bon compte avec nous.... Est-ce que tous ceux qui couchent chez vous sont attaqués de la même maladie?

NICOLE.

Non, monsieur; je vous jure que c'est la première fois.

RICCO, *s'agitant un peu.*

Effectivement, la fille, je me sens mal à mon aise.

NICOLE.

Pardi, je le crois bien, vous enflez à vue d'œil; je vais m'occuper de vous envoyer du secours.

COCO-RICCO.

Vous ne vous en repentirez pas.

Nicole sort, et rit en détournant la tête.

SCENE VII.

RICCO, COCO-RICCO.

RICCO, *se levant.*

Aye! aye! C'est tout au plus si je puis marcher; j'ai un mal de possédé dans les jarrets.

COCO-RICCO.

Est-ce que nous deviendrions hydropiques?

RICCO.

N'aurions-nous pas trop mangé hier au soir?

COCO-RICCO.

Si fait, je n'ai pas mal soupé.... Est-ce que ça seroit ça?

RICCO.

C'est possible, au moins.

COCO-RICCO.

Ce qui m'a tourmenté le plus dans tout ça, c'est que je devois épouser aujourd'hui mademoiselle Louise, et qui n'ia pas d'apparence qu'on me l'accorde, tant que j'aurai une pareille maladie.

RICCO.

Sûrement si ça se gagnoit, et qu'elle vienne à enfler aussi.

COCO-RICCO.

On m'accuseroit d'en être l'auteur, et je serois bien fâché de ça. Il ne faut pas s'y exposer.

AIR: *Trouver le bonheur en famille.*

C'est assez de me voir gonfler
Et de voir gonfler mon cher père,
Je ne voudrois pas voir enfler
La jeune beauté qui m'est chère;
Et s'il me venait des enfans,
Sur-tout si j'avais une fille;
Le sort pourroit avec le tems
Faire enfler toute ma famille.

RICCO.

Je ne puis plus rester debout; tout le corps me fait mal. S'il vient quelqu'un, tu m'appelleras; je vais me jetter un peu sur mon lit; entends-tu, Coco-Ricco?

COCO-RICCO.

Allez, papa Ricco. Pourvu qu'il soit encore assez grand pour que vous y teniez tout entier.

SCENE VIII.

COCO-RICCO, *seul.*

Oh! mon Dieu! mon Dieu! la maudite maison! C'étoit ben la peine d'y venir pour me gâter la taille... Je gage que c'est un tour de la Sorcière qui a tiré autrefois les cartes à mon père, et lui a prédit qu'il deviendroit un gros monsieur. Beau chien de bonheur! Vaudroit mieux qu'elle ne nous eût rien promis, c'te vieille. Moi je n'demande qu'à redevenir comme j'étois avant que d'être comme je suis.

Air : *d'Arlequin Afficheur.*

Je souffre de me voir si gras.
Grand Dieu! n'est-il point de remède.
Pour sortir d'un tel embarras,
Et guérir le mal qui m'obsède!....
Nicole du docteur voisin
Va me procurer la visite,
Et si c'est un bon médecin
Je maigrirai ben vîte.

Et mamselle Louise que j'entends chanter là-bas! elle ne se doute pas que son futur est devenu si considérable depuis hier.... Comment qu'elle va prendre la chose? c'est ben terrible! et le couplet que j'avois appris pour elle..... il est joli ce couplet-là, c'est moi qui l'ai fait en société avec le maître d'école de chez nous. Ah! mon Dieu, est-ce que j'enfle donc. Comme la ceinture me fait mal. Si ça continue qu'est-ce que je deviendrai. Ah! je sais ben ce que ferai.

AIR : *Voyage, Voyage.*

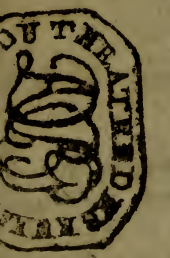
Si je manque mon mariage
A cause de l'état où je suis,
Pour qu'on admire mon personnage,
Je m'en irai dans tout pays.
J'espère que mon enflure
Va grossir à mesure!
Plus je me vois grossir,
Plus j'ai d'plaisir;

Dans

Dans chaq' ville et dans chaq' village
Chacun voudra me recevoir!
Que de biens j'vais avoir
Comme ça va pleuvoir
Le matin et le soir
Le soir.... (*quatre fois.*) } *bis.*

V'nez donc qu'on s'dira! c'est un giant que c'monsieur Coco-Ricco! comme il a profité en peu de tems! qu'il est gros, qu'il est étonnant.... et puis on me questionnera, je ne répondrai rien, mais

Je gage, je gage
Que j's'rai superbe à voir.



Quand j's'rai dix fois gros comme eune tonne
Et que j'excitrai l'admiration,
Y n'faudra pas que l'on s'étonne
Si je mange en proportion;
Déjà je m'vois à table,
Dans un repas délectable,
M'faisant servir des veaux
Et des taureaux.
On m'admire encore davantage!
Je feins de n'pas l'appercevoir;
Ah! quel entonnoir
S't'homme-là doit avoir. } (*bis.*)
J'voudrois ben savoir
Si c'est d'même l'soir, le soir. (*quatre fois.*)

Quoi, est-ce qu'il mangera tout ça, pardi regarde, c'est déjà fait — Et comme y boit — dam faut ben boire pour faire passer de pareils morceaux — Moi pendant ce tems-là je bois et mange toujours et je ne dis rien, mais

Je gage, je gage
Que j's'rai superbe à voir.

V'là du monde..... c'est mamselle Louise... j'ai envie de m'enfuir..... mais non, je me ravise, y vaut mieux essayer si elle s'appercevra de mon incongruité.

SCENE IX.

COCO-RICCO, LOUISE.

COCO-RICCO.

Bon jour la belle dont mon cœur a fait choix.

LOUISE.

Ah! monsieur le génie, je vous demande grace.

COCO-RICCO.

Moi, un génie? vous rêvez, Louise, je ne suis rien moins qu'un génie.

Air : *Guillot un jour trouva Lisette.*

Vous me prenez pour un génie,
Mais en honneur je suis trop gros,
De rire vous avez envie
Et c'est vraiment mal-à-propos.

LOUISE.

Votre épaisseur vous contrarie;
Mais, mon cher monsieur, je connois
Dans le monde plus d'un génie,
Qui n'est ma foi pas moins épais.

Il n'y a même qu'un génie qui puisse être d'une taille aussi gigantesque.

COCO-RICCO.

Gigantesque. Ah! mon Dieu, ne dites donc pas des choses comme ça, comment vous ne me reconnoissez pas, je suis un peu engraissé depuis hier, j'en conviens, mais je n'en suis pas moins votre amant, et depuis que je vous ai vu, mon amour ne fait qu'augmenter.

LOUISE.

Vous me faites peur. (*à part.*) j'ai peine à m'empêcher de rire.

COCO-RICCO.

Elle ne me reconnoît pas?

LOUISE.

C'est la première fois que je vous vois.

COCO-RICCO.

Peut-on mentir comme ça, et hier soir à souper, est-ce que je n'étois pas auprès de vous.

LOUISE.

Hier à souper, si je ne me trompe, j'étois auprès d'un garçon assez mince, d'une figure bête.

COCO-RICCO.

Eh bien, c'étoit moi. Est-ce que je suis changé.

LOUISE.

En effet vous avez quelque chose de ce portrait-là, mais vous êtes beaucoup plus gros.

COCO-RICCO.

Pour me nommer, chantons-lui le couplet en question, ça la touchera peut-être.

LOUISE.

Laissez-moi sortir, monsieur le démon!

COCO-RICCO.

Là, je suis un démon, à présent; encore un coup, Louise, je ne suis pas plus un démon qu'un génie. Ecoutez-moi.

Air : *Il étoit un oiseau gris.*

Je suis le fils de Ricco
Coco-Ricco!
On connoît dans ce hameau
Coco-Ricco!
Je suis depuis mon berceau
Coco-Ricco,
Aimez, la belle, il le faut,
Coco-Ricco;
En épousant Coco-Ricco,
En épousant Coco-Ricco,
Vous serez madame
Coco-Ricco.

LOUISE.

Fi, monsieur, que c'est vilain, d'emprunter le nom de l'époux qu'on me destine, pour vous faire aimer. Mais cette ruse est mal adroite; car je vous atteste que M. Coco-Ricco n'a pas le don de me plaire, qu'il vous suffit de prendre son nom pour me devenir odieux.

COCO-RICCO.

C'est bon, mamselle, quand je serai désenflé, je me souviendrai de cela.

LOUISE.

Comme il vous plaira, monsieur.

COCO-RICCO.

Me v'là ben accueilli pour un jour de nôce!

Air : *Fidèle époux.*

Sur mon honneur, monsieur, je tremble
Quand je me vois auprès de vous,
Et nous différons trop ensemble
Pour que vous soyez mon époux;

Si l'esprit grandit à mesure
Que le corps profite et grossit ;
Pour moi, chétive créature,
Vous aurez cent fois plus d'esprit.

COCO-RICCO.

Ah! peut-on dire ça!

S'il faut, la belle, qu'on vous prouve
Le contraire de vos discours,
L'étourdissement que j'éprouve,
Doit vous convaincre pour toujours ;
En grossissant je deviens bête,
Et je me souviens qu'on m'a dit
Que souvent une grosse tête
Renfermoit un petit esprit.

LOUISE.

Ce que vous dites-là prouve bien que...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, THOMAS.

THOMAS, *appelant de loin.*

Louise! Blaise! Nicole!

LOUISE.

Ah ciel! voici mon père!... Il ne sait rien, il va tout découvrir.

COCO-RICCO.

Ah mon Dieu! v'là le père Thomas... Il va me retirer sa parole.

THOMAS, *entrant.*

Ah! ah! ma fille, il y a une heure que j'appele ; que faites-vous ici? Où est Blaise? où est Nicole?

LOUISE.

Je ne sais, mon père. Je voudrois vous dire que....

THOMAS.

Je n'ai pas le tems de vous entendre... allez préparer le déjeûner.

LOUISE, *sortant.*

à part.

Tout est perdu!

Archives de la Ville de Bruxelles

SCENE XI.

COCO-RICCO, THOMAS.

THOMAS.

Eh bien, mon gendre! l'amour vous a réveillé bien matin, à ce qu'il me paroît.

COCO-RICCO.

Je suis désespéré, monsieur Thomas, de paroître devant vous dans l'état....

THOMAS.

Ah! ce n'est rien! Entre nous pas de cérémonie; et je vous trouve aussi bien en habit du matin, que tout autrement.

COCO-RICCO.

Oh! cruel accident!

THOMAS.

Parce que votre habit est craqué?.... encore une fois ce n'est rien, mon gendre.

COCO-RICCO.

AIR, *Consolez-vous avec les autres.*

Comment, beau-père, ce n'est rien!
Pourquoi tenir un tel langage!
Entre nous, je n'entends pas bien
Ce que vous voulez davantage;
Cessez de semblables propos.
Pour que Louise soit ma femme,
Exigez-vous que je sois gros
Comme les tours de Notre-Dame. (*bis.*)

THOMAS.

Il s'en faut de beaucoup, je crois.

COCO-RICCO.

Oui, mais si çà continue, demain vous verrez.

THOMAS.

Parbleu, que verrai-je?

COCO-RICCO.

Qui faudra démolir la muraille pour me faire sortir d'ici.

THOMAS.

Etes-vous fou?

COCO-RICCO.

Etes-vous aveugle?

THOMAS.

Je ne crois pas.

COCO-RICCO.

Eh bien! vous devez voir....

THOMAS.

Eh quoi?

COCO-RICCO.

Mon enflure.

THOMAS, *riant.*

C'est assez plaisanter.... Ah çà, vous avez bien passé la nuit?

COCO-RICCO.

Pas mal. Je ne me suis apperçu de cela que ce matin.

THOMAS.

Que diable voulez-vous dire? monsieur votre père est-il éveillé?

COCO-RICCO.

Ah! mon Dieu oui, il est là-dedans.

THOMAS.

Que fait-il là s'il est éveillé?

COCO-RICCO.

Pardi, il fait là-dedans ce que je fais ici.

THOMAS.

Quoi donc?

COCO-RICCO.

Il enfle.

THOMAS.

Quel galimathias! Je vais entrer et lui parler; peut-être m'expliquera-t-il.

Il va pour entrer.

COCO-RICCO, *l'arrêtant.*

Ce n'est pas la peine, je vais l'appeler. Papa Ricco! Papa Ricco!

RICCO, *dans la coulisse.*

Plaît-il, Coco-Ricco.

COCO-RICCO.

Tâchez de pouvoir encore sortir de votre chambre, monsieur Thomas est là qui veut vous voir.

RICCO, *sortant.*

Je crois que je passe encore.

SCENE XII.

RICCO, COCO-RICCO, THOMAS.

THOMAS.

Ah! ah! serviteur, monsieur Ricco; j'espère que vous me parlerez plus raisonnablement que monsieur votre fils.

COCO-RICCO, *à part.*

Faut qu'il soit malade puisqu'il n'y a que lui dans la maison qui ne voie pas notre état.

RICCO.

Hélas! monsieur Thomas, vous me voyez bien malade! Savez-vous si Nicole a été chercher un médecin?

THOMAS

Un médecin!... Eh! pour qui? Vous me paroissez tous les deux si bien portans.

RICCO.

Morbleu! nous ne le paroissons que trop.

THOMAS.

Votre embonpoint n'a rien d'inquiétant.

COCO-RICCO.

Là! v'là qu'il ne trouvera pas mon père enflé non plus!

RICCO.

Monsieur Thomas, c'est avoir bien peu de pitié des malheureux.

THOMAS.

Vous êtes fou aussi.

RICCO.

Ce n'est pas l'embarras, y auroit ben de quoi.

THOMAS.

Mais à propos de quoi donc?

RICCO.

Vous devez bien voir.

COCO-RICCO.

AIR: *D'un bouquet de Romarin*

Savez-vous d'où peut venir
Sa surprise extrême;
Je vais vous la découvrir,
Voici mon système:

Puisqu'il ne nous trouve pas
Enflés du corps et des bras,
C'est que le père Thomas
Est enflé lui-même.

RICCO.

C'est apparemment ça !

THOMAS.

Voulez-vous déjeûner enfin ?

RICCO.

Oui, déjeûner ; c'est bien le cas ! Pauvre cher homme ! il ne sent pas son mal !

COCO-RICCO.

AIR : *C'est le gros Thomas.*

Ne sentez-vous pas
De vives douleurs dans la tête ?

RICCO.

Faites-vous quelques pas,
Sans que l'mal de jamb' vous arrête ?

COCO-RICCO.

Sentez-vous votre habit
Rétrecir petit à petit ?

RICCO.

Ne sentez-vous pas votre ceinture
Vous serrer ?...

THOMAS.

Non, je vous assure.
Je suis aussi bien portant qu'hier, et j'ai pour le moins autant d'appétit.

RICCO et COCO-RICCO.

L'père Thomas vraiment
Enfle étonnamment.

COCO-RICCO.

Voyons si son œil
A changé comme le reste.

Il lui montre le fauteuil.

N'est-ce pas un fauteuil
Qu'est près de ce miroir funeste ?

RICCO.

Dans c'maudit miroir
Forçons-le de s'voir.

Il lui présente un miroir.

COCO-RICCO.

R'connoissez-vous votre figure?

THOMAS.

Très-bien, Messieurs, je vous assure.

COCO-RICCO.

R'gardez comme il est gros dans c'te glace! Et il voudroit nous faire croire qu'il n'éprouve rien? C'est un conte.

TOUS DEUX.

L'père Thomas vraiment
Enfle étonnamment.

THOMAS.

Vous me ferez perdre patience à la fin.

RICCO.

Que vous êtes obstiné!... Comment vous ne voyez pas que je suis enflé, que Coco est enflé et que vous êtes enflé! Heureusement qu'il va venir un médecin pour nous traiter.... Vous le consulterez, et vous verrez comme vous êtes dans de beaux draps ainsi que nous.

THOMAS.

Messieurs, je m'apperçois trop tard que vous êtes venus ici pour vous moquer de moi; mais le mariage n'est pas encore fait.

RICCO.

Heureusement! Que je ne serai pas si sot que de donner mon fils à la fille d'un homme chez qui l'on enfle comme ça, et qui ne veut pas convenir qu'il est enflé!....

COCO-RICCO.

Et bien malade. Regardez, mon père, si monsieur Thomas n'est pas encore plus gros que moi.

THOMAS.

Je vois bien que c'est une ruse pour vous débarrasser de moi. Vous n'en aviez pas besoin, messieurs, et ma fille n'attend pas après vous pour se marier.

RICCO.

J'aimerois mieux que mon fils restât garçon.

COCO-RICCO.

Je suis assez gros pour manger mon bien.

RICCO.

Il est inutile de nous quereller plus long-tems; si nous ne

nous accordons pas, il faut rompre tout bonnement... Adieu, monsieur Thomas... Et quand nous serons guéris, je veux être pendu si nous remettons les pieds chez vous !

COCO-RICCO.

Nous allons tâcher de nous traîner jusques chez le médecin, puisqu'il ne vient pas; je gage qu'on nous laisseroit mourir ici sans secours.

THOMAS.

Allez, messieurs, allez aux petites maisons; c'est là que vous pourrez guérir.

RICCO.

Malgré vos injures, monsieur Thomas.... Votre état me fait pitié... Consultez le médecin, je vous en prie, et tâchez de chasser ce vilain mal-là.

COCO-RICCO.

Le pauvre cher homme! son entêtement le perdra.

RICCO.

AIR : *Qu'en voulez-vous dire ?*

Ecoutez-nous, père Thomas,
Et consultez la médecine;
En tardant vous ne pourriez pas
Résister au mal qui vous mine.
Je m'attendris sur votre sort,
Soignez-vous, ou vous êtes mort.

A Coco-Ricco.

Vois, comme son ventre est gonflé!

THOMAS.

Que voulez-vous dire!
Vous aimez à rire.

COCO-RICCO.

Demain nous nous verrons raflés

ENSEMBLE.

Ah! mon Dieu! comme il est enflé!

SCENE XIII.

THOMAS, *seul.*

Je savois bien qu'ils n'avoient pas grand esprit; mais je ne les croyois pas aussi fous qu'ils le sont. C'est qu'il n'y a pas un mot de sens commun dans toute la conversation que nous venons d'avoir ensemble! Je suis toujours bien heureux de m'être apperçu de cela avant le mariage.

AIR : *Si l'on pouvoit rompre sa chaîne.*

Si déjà l'on se persuade
Que je suis assez hébêté
Pour croire que je suis malade,
Quand je jouis de la santé ;
Pour obtenir mon héritage,
Ces messieurs terminant mon sort,
Viendroient après le mariage,
Pour me prouver que je suis mort.

SCENE XIV.

THOMAS, NICOLE, BLAISE, LOUISE, *entrant en éclatant de rire.*

THOMAS.

Pourquoi donc cette grande gaîté ?

NICOLE.

Ah monsieur ! que vous rirez quand vous saurez de quoi il est question !.... Le pauvre Coco-Ricco !...

THOMAS.

Il est fou.

NICOLE.

Non, mais il est bien bête.

THOMAS.

Quoi qu'il en soit, il n'aura pas ma fille.

NICOLE.

Si vous l'aviez vu sortir avec son père : ils prenoient leurs mesures pour passer l'un après l'autre par la porte-cochère. Tous les marmots du village couroient après eux ; et nos deux benêts demandoient à tous les passans s'ils n'étoient pas trop gros pour traverser la grande rue.

THOMAS.

Je vous demande si vous concevez quelque chose à une folie comme celle-là. Ne vouloient-ils pas me faire croire que j'étois enflé aussi. (*Tous éclatent de rire.*)

BLAISE.

Ah mon Dieu ! monsieur Thomas ! rien n'est plus facile à comprendre.... et je vous expliquerai tout ; mais le risque que je viens de courir de perdre Louise, faute d'oser vous la demander, m'enhardit maintenant si vous vouliez consentir...

THOMAS.

Ma foi, mon ami, si Louise t'aimoit, je ne vois pas grand obstacle à ton bonheur.

LOUISE.

Mon père, votre consentement....

NICOLE.

Mon Dieu ! faut-il vous faire tirer l'oreille pour dire un oui qui vous fera tant de plaisir.

THOMAS.

Voyons, parle. L'aimes-tu ?

LOUISE.

Oui, mon père.

THOMAS.

V'là qui est dit... Eh bien! mes enfans, vos desirs sont les miens.

LOUISE et BLAISE.

Le bon père !

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, RICCO, COCO-RICCO.

THOMAS.

Les voilà encore ?

NICOLE, *à part.*

Quel contre-tems !

Air : *Par la petite poste de Paris.*

RICCO.

Nous cherchons vo

COCO.

tre médecin,

RICCO.

Mais il est sor

COCO.

ti ce matin ;

RICCO.

us avons ap

COCO.

pris que chez lui

RICCO.

Il ne peut ren

COCO.

trer aujourd'hui.

RICCO.

Grand Dieu quel fu

COCO.

neste embarras !

RICCO.

On ne nous dé

COCO.

senfiera pas.

COCO.

Si dans ce can

RICCO.

ton de malheur,

COCO.

On pouvoit trou

RICCO.

ver un docteur;

COCO.

Nous ne perdri

RICCO.

ons pas l'espoir

COCO.

De nous voir dé

RICCO.

senfler ce soir;

COCO.

Mais dans cet in

RICCO.

fernal séjour,

COCO.

Nous sommes per

RICCO.

dus sans retour.

THOMAS.

Est-ce que le grand air n'a pas dissipé votre folie ?

RICCO.

Nous ne sommes pas des fous.

COCO.

Non, non... et sûrement....

NICOLE.

Monsieur Thomas, voulez-vous me donner votre parole de ne pas rompre le mariage de votre fille et de monsieur Blaise, je vous expliquerai tout ?

THOMAS.

Je te la donne.

NICOLE, *à part, à Thomas.*

Eh bien ! l'enflure de ces messieurs est de notre invention : un coup d'aiguille a tout fait ; voilà dans un coin les morceaux de leurs habits que nous avons rétrecis cette nuit.

BLAISE.

N'faut pas de médecine pour ça.

Air : *C'est un enfant.*

La cause de la maladie
M'étant connue en ce moment ;
Pour qu'elle soit bientôt guérie,
Il n'est qu'un seul médicament.
Et je vous conseille,

RICCO.

Prétons bien l'oreille,

COCO-RICCO.

Quel est ce remède, docteur ?

BLAISE.

C'est un tailleur. (*bis*)

RICCO.

Quoi ! nous ne sommes pas enflés ?

NICOLE.

Pas plus que moi.

COCO-RICCO.

Et ce miroir ?

NICOLE.

C'est celui dans lequel monsieur Thomas se regarde pour mieux faire sa barbe.

COCO-RICCO.

Vous nous croyez peut-être assez benêts pour donner là-dedans. Comme si nous ne sentions pas bien que nous sommes enflés.

RICCO.

Vous n'en serez pas quittes pour cela ; je vais à la municipalité faire dresser procès-verbal de notre état, prendre des témoins comme quoi c'est chez vous que nous avons attrapé ça.

COCO-RICCO.

Et nous vous ferons condamner à payer les frais de médecin que ça nous coûtera.

BLAISE.

Mais encore une fois vous n'êtes pas enflés.

RICCO.

C'est ce qu'il faudra voir.

COCO-RICCO.

Oui, oui, c'est ce qu'il faudra voir.

RICCO.

AIR : *Robin turlure lure.*

Vous nous avez fait enfler,
COCO-RICCO.
Mais pour venger cette injure,
Nous nous ferons désenfler
TOUS LES AUTRES.
Ture lure
COCO-RICCO.
Et vous payerez notre enflure.
TOUS.
Robin ture lure.

THOMAS.

Comment! ils ne reviendront pas de leur sottise!

NICOLE.

Laissez faire, monsieur, cet autre miroir les désabusera. *Leur montrant un miroir.* Tenez, vous reconnoissez-vous ?

COCO-RICCO.

Ah! c'est vrai! je suis ramaigri, papa Ricco.

RICCO, *regardant à son tour.*

C'est singulier! il me semble que je suis embelli!.. mais c'est que je me croyois véritablement enflé.

NICOLE.

Allez, messieurs, vous n'êtes pas les premiers qui donnez dans de pareils travers.

VAUDEVILLE.

AIR : *Il faut de la santé pour deux.*

NICOLE.

Si chacun se rendoit justice
Tout ici bas iroit bien mieux,
Mais aux honneurs quand on se glisse,
On se voit avec d'autres yeux.
Depuis plusieurs siècles en France,
De nos maux voila le sujet;
L'homme, avec un peu de puissance,
Se croit toujours plus gros qu'il n'est. (*bis*)

THOMAS.

Enflé d'une grandeur fragile,
Le sot quand il devient puissant,
Dans les yeux d'un peuple imbécile
Rencontre un miroir grossissant.
Mais sa chûte casse sa glace,
Elle perd alors son effet;
Et le sot quand il est sans place,
Ne paroît pas plus gros qu'il n'est. (*bis*)

BLAISE.

En pillant la chose publique
Plus d'un fripon se gorge d'or;
Et pour bonne raison s'applique
A cacher son nouveau trésor.
Une mortelle inquiétude
Par-tout le poursuit en secret...
Celui-là seul met son étude
A paroître moins gros qu'il n'est. (*bis*)

COCO-RICCO

Si j'en crois le public murmure,
Ce miroir est comme un journal.
L'un sait grossir une figure,
Et l'autre sait grossir le mal.
Ce mal nous cause tant d'alarmes
Qu'on n'a pas besoin en effet,
Pour nous faire verser des larmes
De le peindre plus gros qu'il n'est. (*bis*)

RICCO.

Chacun rit de notre folie,
Et l'on nous traite de nigauds;
Pourtant nous sommes la copie
De mille et mille originaux.
Plus d'un savetier veut écrire;
Plus d'un rustre a cabriolet,
Ainsi que nous dans son desir,
Chacun se fait plus gros qu'il n'est. (*bis*)

LOUISE, *au Public.*

Souvent l'auteur d'une bluette,
Tout fier d'obtenir votre appui,
Pense que l'Univers répète,
Le bien qu'on dit ici de lui.
L'auteur de la pièce nouvelle
Est plus modeste et plus discret,
Et quand vous approuvez son zèle
Ne se croit pas plus gros qu'il n'est. (*bis.*)

FIN.

Archives de la ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel